## INÉDIT

### Gabrielle Roy

## Ma petite rue qui m'a menée autour du monde

récit autobiographique\*

texte établi et présenté par François Ricard

<sup>\*</sup> Copyright Fonds Gabrielle Roy, 1996

#### FRANÇOIS RICARD

Université McGill

#### Présentation

Tes manuscrits de ce texte inédit font partie des archives Lepersonnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada. Quoique aucune date n'y apparaisse, la mention de Ces enfants de ma vie, ouvrage publié en 1977, donne à penser que le texte a été écrit cette année-là ou l'année suivante. Son contenu permet d'ailleurs de le considérer comme un des «avant-textes» ou comme une des pièces du chantier de La Détresse et l'Enchantement, la grande autobiographie à laquelle Gabrielle Roy commençait alors à travailler et qui ne sera publiée qu'après sa mort, en 1984. Sans doute est-ce la raison pour laquelle celle-ci non seulement n'a pas publié elle-même « Ma petite rue qui m'a menée autour du monde», mais ne l'a même pas fait dactylographier au propre comme elle en avait l'habitude, le projet de ce texte s'étant fondu, intégré à celui de La Détresse et l'Enchantement. Aussi lira-t-on les pages qui suivent avec précaution, c'est-à-dire en n'oubliant jamais qu'il s'agit d'un écrit partiel et inachevé.

Il existe deux états du texte, l'un et l'autre écrits à la main par Gabrielle Roy, dans des cahiers spirale lignés. Le premier, intitulé «Ma petite rue qui m'a fait faire le tour du monde» (boîte 67, chemise 1), est le brouillon du second, que je reproduis ici; il occupe 33 pages (17 recto et 16 verso) du cahier spirale, et comporte un assez bon nombre de ratures, de surcharges et d'ajouts en interligne ou en marge, qui signalent des repentirs stylistiques de l'auteur mais ne rompent jamais la continuité du texte. C'est donc ce texte continu que j'ai choisi de publier, en m'en tenant aux formula-

#### 138 | FRANÇOIS RICARD

tions finales qu'a retenues Gabrielle Roy et en respectant les paragraphes et les alinéas qu'elle a elle-même aménagés. Quant à mes interventions, quelques-unes sont signalées en notes; les autres, c'est-à-dire presque toutes, n'ont consisté qu'en des corrections mineures (accents, accords, ponctuations). Je me suis aussi permis d'éclaircir quelques allusions et citations; je remercie ma collègue Jane Everett pour l'aide qu'elle m'a apportée dans ce travail.

#### **GABRIELLE ROY**

# Ma petite rue qui m'a menée autour du monde

L'bonne part d'être née rue Deschambault. C'était une rue si brève que l'on pouvait l'arpenter en quelques minutes seulement. Elle contenait pourtant une variété propre à satisfaire les besoins changeants du cœur. À la version anglaise du livre que je lui ai consacré, on a donné le titre: Street of Riches. Et c'était bien en effet une petite rue d'infinies richesses, comme a dit Ruskin de la «small room full of infinite riches»<sup>1</sup>.

Tout comme une rivière, elle prenait naissance dans une sorte de campagne. Du moins m'apparaissait ainsi, au temps de l'enfance, ce bout de nature laissé à l'état sauvage, avec ses buissons broussailleux, ses espaces libres, et le paresseux filet d'eau, tout en méandres, qui s'y frayait un passage, presque toujours à sec, venu le plein été. Mais, à l'autre bout, elle parvenait au bord de la ville que l'on atteignait en un rien de temps par le petit tram jaune, à l'angle de notre rue et de la rue Desmeurons. D'abord, nous traversions Saint-Boniface, la tranquille petite ville française de l'Ouest canadien, où je suis née, alors la plus importante ville française de notre pays hors du Québec. Puis, le pont sur la rivière Rouge traversé, nous étions dans Winnipeg, la puissante ville affairée et cosmopolite. Les deux villes longtemps ennemies, longtemps rivales, de caractère si différent, étaient pourtant sœurs en un sens, nées à la même époque et du même avantage géographique, car sises toutes deux au confluent des rivières Rouge et Assiniboine. Ma si brève petite rue unissait donc les deux mondes qui m'ont toujours paru se donner l'un à l'autre, par contraste, tant de prix, la ville à la campagne, la campagne à la ville. Depuis lors j'ai cherché presque toute ma vie, sans plus jamais le trouver aussi bien réussi, cet heureux mariage qui m'a procuré tant de bonheur au temps où je croyais naturel de vivre ainsi comblée.

Puisant, à un bout, sous un grand ciel de songe, à la pureté presque encore intacte de la Prairie sauvage qui nous cernait, sans habitations, sans cultures, sans chemin frayé, la rue Deschambault parvenait, en moins d'une demiheure, par le petit tram jaune, à une multitude humaine la plus diverse que j'ai jamais vue de ma vie, hommes et femmes de tous les coins du monde, de toutes nationalités, nous arrivant par pleins trains à Winnipeg, alors la grande porte ouverte à une massive immigration vers les riches terres neuves de l'Ouest canadien.

Étrange et merveilleuse petite rue! À son bout inculte, je jouais à être l'explorateur de La Vérendrye partant à pied à la conquête, au nom du Roi de France, des terres inconnues à l'Ouest, et au diable les Anglais, je les devancerais! Mais, s'il y avait à ce bout de ma rue comme un frémissement de l'Histoire telle qu'elle aurait pu être écrite, consacrant la possession par les Français d'une immense partie de l'Amérique, il y avait aussi un groupe de vieux petits chênes amis. Tout rabougris, ils me paraissaient assemblés en un cercle amical, tels de bons vieillards, pour causer entre eux de choses plus anciennes encore. Je finissais par m'asseoir dans leur cercle. Et cette parcelle de campagne mieux que rien au monde après m'offrit les purs délices de la solitude: quand l'oiseau chante en sa cachette ou que

s'écartent les feuilles lobées pour laisser entrevoir un pan de ciel clair, et que cela semble exprès pour l'enfant qui écoute et regarde. Et qui sait si ce n'est pas pour lui que ce vieux monde se renouvelle et enchante encore! Mais que je me lève et accoure à l'autre bout de la rue, et c'était la ville avec ses tout aussi riches révélations qui m'appelait.

Avec ma mère, tout d'abord, puis seule, je m'embarquai bien des fois dans le petit tram jaune pour un trajet qui jamais ne fut exactement le même, le spectacle grandissant au fur et à mesure que je grandissais moi-même. J'atteignais la rue Main d'une largeur dépassant tout ce que j'ai vu depuis de rues. Aux abords de la vieille gare du Canadien Pacifique, j'entrais dans le monde des immigrants. De cette gare, comme d'une inépuisable boîte à surprises, j'ai vu surgir des paysans de Transylvanie en houppelandes de peaux serrées à la taille; de vieilles Ukrainiennes au visage, sous leur blanc fichu de tête, si pareil à celui de leurs saintes icônes que l'on avait envie, à leur passage, de se signer ; des ribambelles de marmots habillés en petits vieux avec leurs manteaux longs sur les jarrets et des casquettes enfoncées jusqu'aux oreilles; quelquefois, un géant à fortes moustaches marchant le premier, les mains libres, à longues enjambées, cependant que le suivait en trottinant une femme chargée de tous les ballots. Je me sentais curieusement enrichie comme si le spectacle de la famille humaine m'apparaissait inépuisable, sans plus de limites et de frontières que la vaste plaine où je la voyais se déverser. C'est plus tard que le sentiment de tant de peuples divers, de tant de langues parlées sur terre, comme autant de sujets de discorde, m'a causé de l'effroi. Enfant, je n'y voyais qu'objet d'émerveillement. J'entrais en rêve autant que dans le cercle de mes petits chênes. J'aurais pu m'asseoir aussi confiante parmi les nations qu'au milieu de mes vieux

compagnons arbres. Je rêvais de les voir arriver des quatre coins du monde pour être accueillies chez nous avec grande joie et en faire le pays le plus riche possible en humaines ressources. J'ai longtemps été habitée par ce rêve. De même que m'a longtemps habitée le désir de me soustraire au monde divisé des hommes en me réfugiant à jamais sous la protection de mes vieux petits chênes. Ma courte rue me menait aux pôles opposés de ma nature pour les contenter tous deux, à tour de rôle. Elle m'enseigna, toute jeune, qu'on a également besoin du soi le plus secret et des autres les plus différents. Elle m'a donné à aimer le monde silencieux de Dieu quand je partais explorer ce bout de campagne au fond de ma rue qui m'était l'univers. Elle m'a donné à aimer son autre monde, parfois heureux, si souvent malheureux, que l'on appelle l'humanité.

La rue Deschambault avait de plus la particularité – propre, je l'ai découvert plus tard, à bien des villages de l'Ouest canadien – d'aligner ses maisons sur un côté seulement. De sorte qu'elles avaient l'air d'être en permanence au spectacle qui se donnait en face. Là, champs libres se joignant à champs libres à perte de vue, le spectacle offert était celui de la douce immensité rase coulant avec ses herbes dociles au vent jusqu'à l'horizon lointain. On aurait pu se croire au

Avec le temps apparurent quelques maisons de l'autre côté, mais, se tassant, la plupart, aux deux extrémités, de longtemps encore elles ne nous dérobèrent pas notre aperçu de ciel et de terre se déroulant comme vers un rivage invisible.

bord de la vaste plaine ancienne.

Cependant, du côté habité, nous étions pour ainsi dire collés les uns aux autres. Cette singulière petite rue n'arrêtait

pas de nous plonger dans la contemplation pour nous ramener à la vie la plus quotidienne, la plus insistante. J'ai dû prendre là le désir d'allier toujours dans mes écrits la réalité la plus concrète au rêve, d'ailleurs tout aussi vrai ou d'appuyer le rêve au réel ou le réel au rêve, comment dire!

La douleur à côté de nous nous était si proche, si familière, qu'elle devenait notre douleur. La mort frappait-elle dans notre rue et elle nous atteignait tous. Je dois à ma petite rue d'avoir vu, toute jeune, la mort sous des traits aucunement camouflés, au contraire, familiers, j'allais dire : rassurants. Je ne me rappelle pas, enfant, avec d'autres enfants du même âge, avoir manqué, dans notre rue ou celles qui s'alignaient en arrière, une seule visite au «corps», exposé, dans ses meilleurs habits, en cercueil ouvert, au milieu du salon où l'avant-veille encore peut-être nous avions pu le voir fumer la pipe, et que nous contemplions à présent, à la lueur des cierges, avec respect mais sans effroi, envoûtés autant, il me semble, par le mystère de la mort que par le mystère de la vie. Tout nous paraissait beau, je pense, le vieillard qui s'éloignait, l'enfant qui venait au monde et que nous accourions en bande presque arracher à sa mère pour le contempler, l'adorer à l'égal d'une autre merveilleuse énigme proposée à notre imagination. Où était allé le bon vieillard? D'où venait l'enfant? Au couchant, les champs et le haut ciel dégagé en face s'embrasaient d'un rouge ardent long à se perdre. C'est à lui, je pense bien, que je posais déjà mes plus pertinentes questions.

Un œil donc, si l'on peut dire, sur l'éternel, à cause de cette ouverture de ciel et de terre devant nous, nous possédions, à l'arrière, dans notre dos, l'acquis des générations, les richesses de la collectivité: l'église, la bibliothèque paroissiale dont j'avais lu tous les livres à douze ans; les écoles - celle, toute proche, où je fis mes classes; le Collège des Jésuites, le Juniorat, même pendant quelques années un petit monastère de Carmélites qui tentèrent de prendre pied chez nous; un Jardin d'enfants, des chapelles, beaucoup d'autres communautés, d'autres institutions, car Saint-Boniface était une ville vouée à la prière et à l'étude; puis, passé le pont sur la rivière Rouge, les ressources de la grande ville, les magasins à rayons, les concerts de musique, les beaux parcs, le zoo, les spectacles, le théâtre surtout, le merveilleux théâtre de mes seize ans alors que venaient en tournée jusqu'à Winnipeg - limite de la randonnée - des troupes de Londres et que j'entendis résonner pour la première fois la grande voix de Shakespeare pareille, devait-il me sembler plus tard, lorsque je l'entendrais aussi pour la première fois, à la voix de l'Océan avec ses fracas et sa soudaine, si déconcertante douceur.

\*

J'en viens au plus émouvant de ce qu'était notre petite rue Deschambault, au sein de presque tout le continent parlant anglais une petite rue de langue française. Hors l'Italien fraîchement immigré qui s'en vint se construire un bungalow parmi nous, mais il adopta vite notre parlure, nous, un peu de la sienne, et aussitôt nous fûmes amis. Hors la famille irlandaise de qui j'appris mes premiers baragouinages en anglais, presque tous, il est curieux de le constater aujourd'hui, des termes de politesse ou d'affabilité: «I thank you very much... It is a fine day today...» Pour le reste, nous étions comme une petite île d'indigènes égarée en mer lointaine. Comment cela s'était-il produit? En vérité, c'est une histoire navrante et elle fait tache encore sur celle du Canada.

Nous étions venus jusqu'ici du Québec, y apportant notre langue, nos usages, notre passé, il y avait plus d'un siècle, à la suite des explorateurs, de La Vérendrye, ses fils, son neveu Du Frost de la Jemmeraye<sup>2</sup>; des premiers missionnaires, des Sœurs Grises, des coureurs des bois, tel ce Jean-Baptiste Lagimodière qui, le premier, accomplit à pied le trajet de Fort Garry - aujourd'hui Winnipeg - à Ottawa, y porter une dépêche urgente - quel bon temps tout de même où la nouvelle d'une guerre en cours mettait près d'un mois à parvenir à la capitale du pays! - de l'épouse de ce même Lagimodière, Rose Gaboury, la première femme blanche à atteindre les steppes de l'Ouest<sup>3</sup>. Saint-Boniface était fondé, prospérait. La plaine environnante était parsemée de petits villages de langue française, douces évocations du Québec en terres de l'Ouest. Les nôtres pouvaient y croire acquise leur place au soleil, à force de labeur, dans leur propre pays, mais les immigrants de langue anglaise - ou convertis à cette langue - gagnaient en nombre. Longtemps, la petite colonie écossaise de Lord Selkirk, fondée, en face, de l'autre côté de la rivière Rouge, et qui allait devenir Winnipeg, avait pourtant vécu en bons termes avec sa jumelle française4. Maintenant s'éveillaient les passions du racisme et, de notre côté, la crainte. Bientôt, sous la poussée du fanatisme, le gouvernement du Manitoba allait édicter la cruelle loi interdisant dans nos écoles l'enseignement de la langue française, sauf une heure par jour en milieu à forte prédominance canadienne-française<sup>5</sup>. Ainsi, descendants des premiers colonisateurs du Canada, étions-nous, en notre propre pays, pris au piège, traités en étrangers, ou citoyens de deuxième ordre. Ce fut une sombre époque au Manitoba. Quelques-uns des nôtres s'en allèrent encore une fois, et leur départ, un peu comme celui, jadis, de la Nouvelle-France conquise sur la France, de bien

des colons, nous fut une perte irréparable. D'autres périrent, petit à petit, d'inanition, se laissant assimiler. On faisait honte aux nôtres d'être ce qu'ils étaient, et eux, pauvres gens, en vinrent quelquefois à en avoir honte. La plupart toutefois eurent vite fait d'organiser la résistance. Trop faibles pour une guerre ouverte, nous avons pris le maquis.

Je vins au monde, je grandis dans cette atmosphère enfiévrée. Au couvent, les religieuses entretenaient chez nous des sentiments d'héroïque défiance. Bravant la loi, prenant sur leurs pauvres loisirs des heures supplémentaires, elles continuaient à nous instruire en français, tout en nous apprenant aussi l'anglais pour désarmer l'inspecteur des écoles qui, d'ailleurs, sans trop le laisser voir, était de notre côté. Ainsi stimulée, aiguillonnée, je raflai, dans mes dernières années d'étude, tous les prix octroyés par l'Association des Canadiens français du Manitoba à l'élève obtenant la première place aux examens en français. Mais, sans le faire exprès, j'obtins également la première place dans les matières enseignées en anglais.

Malgré tout, par les chaudes soirées d'été, quand les familles de notre rue, l'Italien parmi nous, veillions sur les galeries ouvertes — ou à colonnade blanche comme la nôtre — nous parlant à voix douce, de maison en maison proche, tout tracas oublié, nous nous sentions pour l'instant bien chez nous encore, gens venus depuis quelques générations ou depuis peu du Québec - le Bas-Canada ainsi que nous l'appelions —, en ayant gardé l'accent un peu fort qui s'était tout de même adouci à l'air de la plaine, les curieuses tournures maritimes, l'âme patiente et nostalgique.

Mais que nous allions seulement au coin de la rue prendre le tram, et déjà bien souvent, il fallait, comme disait maman, sortir notre anglais. Avenue Portage ou rue Main, si nous élevions la voix dans notre langue, nous voyions

des gens se retourner sur nous avec curiosité comme je m'étais moi-même, enfant, bien des fois retournée sur de petites vieilles à l'accent rocailleux ou pareil à un murmure d'eau, et enfin, à travers ma gêne, j'en ressentis à leur égard pour les avoir un jour considérées comme des étrangères. Le mot même d'étrangers en vint à résonner en mon cœur telle une insulte toute pleine d'infinie tristesse. J'imagine que je passai par des sentiments divers et peut-être contradictoires au cours de ces années. Tantôt je penchai peut-être du côté des nôtres si enflammés que pour marquer leur résistance ils refusèrent de parler et même d'apprendre l'anglais. Où cela m'aurait-il menée? En fait, deux dangers presque aussi graves nous menaçaient : l'assimilation lente et fatale; ou bien le repliement sur soi jusqu'à une autre sorte d'anéantissement. Comment un si bon nombre des nôtres réussirent à naviguer entre ces deux écueils et atteindre un équilibre délicat et presque parfait serait en soi une histoire à raconter. Ma mère, avec la sagesse d'une humble femme issue d'un peuple courageux et lucide, me conseilla: «Garde ta langue française comme ton bien inaliénable, mais apprends aussi du mieux possible l'anglais. Tu es jeune; ça te sera facile, et ne t'appauvrira aucunement. Les appauvris, ce seront ceux qui n'auront pas fait un pas vers nous alors que nous allons vers eux.»

l'appris donc assez vite l'anglais, sans grand mérite de ma part, attirée infiniment par Keats, Shelley, Coleridge dès que j'eus fait leur connaissance. Si mes compatriotes de langue anglaise me traitèrent encore parfois en étrangère, leurs poètes me faisaient me sentir de la famille – et même qu'il n'y en avait qu'une attirant autour d'elle des amis de tous les coins de la terre. Je récitais avec la même ferveur que si le vers me fût venu à travers ma langue maternelle : «A thing of beauty is a joy forever...»<sup>6</sup>

Je faisais encore rire de moi dans les magasins à cause de mon accent. N'importe! J'accomplissais des progrès chez l'ennemi qui, à le fréquenter, se révélait moins un adversaire, bien souvent, que quelqu'un qui nous connaissait mal comme nous le connaissions mal. J'ai découvert alors que le racisme véritable se cache chez un très petit nombre d'êtres, alors que suivent un peu aveuglément les autres, par ignorance ou lâche entraînement.

Je me faisais des amis dans le camp adverse autant qu'en ma propre forteresse. En d'autres temps, j'aurais pu passer en jugement comme traître pour moins que cela. En vérité, les sœurs, ma petite rue, ma mère, l'inspecteur des écoles, tous étaient assez contents de moi. Je brillais dans mes examens en français. Je brillais également en poésie anglaise. Que demander de plus à une petite Canadienne française de la rue Deschambault? En fait, c'était elle, ma petite rue si pleine d'infinies richesses, qui me menait vers le monde multiple, divers, difficile et souvent tumultueux.

De plus en plus souvent j'allais maintenant vers ce bout de la rue, à l'arrêt du tram, que je me pris un beau jour, Dieu sait pourquoi! à appeler le *Canada* – peut-être parce que je m'y sentais en pays déchiré. Je restais appuyée à un poteau et rêvais longuement au pays, à l'avenir, me demandant comment nous allions nous y prendre pour nous faire à tous un patrie heureuse de tant de pièces décousues et mal assorties. Vers l'âge de quinze ou seize ans, je croyais entrevoir, à ce bout de ma rue, que prendraient fin un jour les vieilles querelles de langue, de foi, de race, et que s'uniraient les gens du pays pour en faire un exemple sans pareil d'intelligente collaboration. Puis, je m'en retournais au bout sauvage, vers les petits chênes sombres, me laisser consoler de je ne sais quelle détresse qui me venait et me vient encore après m'être laissée aller à beaucoup espérer

des hommes. Bien plus de fois que je ne saurais le dire, ma petite rue m'a menée de l'espoir à une sorte de désespoir et de ce désespoir à l'espoir encore une fois retrouvé. Elle était la vie elle-même dans son inaltérable va-et-vient. Est-ce elle qui m'a faite à son image ou moi qui l'ai faite à la mienne? Elle me forçait à vivre une vie bien différente de celle que j'aurais choisie – ou que j'aurais vécue si j'étais née au Québec – parfois douloureuse, ardue et contradictoire, néanmoins riche et exaltante. Elle semblait donner raison à maman qui prétendait qu'il n'y a pas d'obstacles<sup>7</sup>, de traverses, d'épreuves que l'on ne puisse tourner à son profit si on y met assez de persévérance. Pourtant, un jour, elle me fit voir sur un visage humain l'âme mise à nu et n'en pouvant vraiment plus de tant d'obstacles à déjouer. Et ce visage était précisément celui de ma mère.

\*

Elle était partie par une de ces torrides après-midi d'été, sans air, comme nous en avions souvent dans notre milieu de continent porté aux excès de climat, pour aller, à pied, dans les grands magasins, à deux bons milles de chez nous, courir des aubaines annoncées par le journal. Elle m'avait sans doute demandé de l'accompagner. J'avais préféré rester à lire, au frais, dans l'ombre de nos ormes. J'ai été passablement égoïste vers l'âge où je rêvais de voir fraterniser les peuples et tomber les vieilles querelles. Cependant, ma mère partie depuis trois ou quatre heures, je fus prise d'impatience de la voir revenir. Il me vint le curieux sentiment que je l'avais comme perdue de vue et que peut-être, au fond, je ne la connaissais pas bien. Ce devait être la première fois de ma vie où je pensai à elle, non pas uniquement comme à ma mère, mais comme à un être humain - par nature toujours quelque peu indéchiffrable

- ayant sa vie propre, mystérieuse, peut-être pleine de secrets et d'inconnu. Ce fut peut-être même le moment précis de ma vie où s'éveilla en moi cette ardente et avide curiosité envers les autres que je pense n'avoir jamais ensuite tout à fait perdue. Dans mon subit désir de retrouver ma mère au plus tôt, je m'en fus l'attendre à l'arrêt du tram, persuadée qu'elle l'aurait pris au retour parce que chargée de paquets et sans doute trop fatiguée pour refaire à pied le trajet. Un tram passa, puis un autre sans s'arrêter. Il en passait toutes les dix ou quinze minutes. Sans être inquiète encore, j'étais de plus en plus tourmentée au sujet de ma mère, comme si chaque minute qui s'écoulait l'éloignait davantage de moi ou plus précisément la retenait dans quelque difficulté où il m'était impossible de lui porter secours. Du troisième tram elle descendit, sans paquets, et c'est d'abord ce qui me frappa. Ou bien les aubaines n'avaient pas été aussi alléchantes que le donnait à entendre la réclame; ou bien, au moment d'acheter, maman avait été prise de cette révolte que je lui avais vue une fois à l'idée de toujours voir passer notre argent péniblement gagné en indispensables objets de toutes sortes, et elle avait peut-être pensé parvenir, pour une fois, à défier la cruelle nécessité. En tout cas, elle revenait les mains vides. Mais bien plus que ses mains vides, c'est son visage, comme mon regard y montait, qui me pétrifia de surprise. Toute à une préoccupation dévorante, elle ne m'avait pas aperçue qui me préparais à lui faire une bonne surprise, je doute même qu'elle fût en état, sous l'emprise de l'accaparante obsession, de se sentir observée, et elle me laissa voir dans l'abandon de cet instant un visage que je ne lui avais jamais vu. Triste, absent, abattu, il était l'aveu que l'on se fait parfois, à soi-même, lorsqu'on se croit bien seul, qu'on n'en peut plus de tant de luttes, de tant de souffrances, de tant d'incompréhension.

Bien des années plus tard, quand j'assistai à ma première représentation de l'*Oncle Vania*<sup>8</sup>, à Paris, et que j'entendis les paroles doucement résignées, si profondément poignantes: «Nous nous reposerons, Oncle Vania, un jour nous nous reposerons»<sup>9</sup>, je revis le visage épuisé de ma mère, ce jour-là, à sa descente du tram, et ne pus empêcher les larmes de me venir aux yeux, pleurant à la fois, je pense bien, sur la vie de ma mère, sur celle de Vania et sans doute sur Tchekhov à travers sa propre douleur amené à exprimer celle de tout ce qui vit, dans un rapprochement qui n'a plus de limites — et c'est sans doute là la plus belle fonction de l'écrivain.

Je m'avançais vers elle qui ne me voyait pas, en souriant encore malgré tout, comme si je pouvais l'arracher à sa vie tel qu'à un mauvais rêve<sup>10</sup>. Et je voyais de mieux en mieux sur le fin tissu du visage, la fragile matière qui enregistre pourtant tout de l'existence, la trace des calculs sans fin pour nous faire avec peu d'argent une vie gracieuse, une vieille nostalgie perdue à travers les chiffres pour une autre vie, un autre monde, et jusqu'à l'humiliation, je crois bien, toute fraîche encore, de s'être fait rabrouer une fois de plus à Winnipeg pour avoir demandé à se faire servir en français, pour ne pas savoir l'anglais, ou simplement pour être ce qu'elle était, une vieille Canadienne française têtue qui dérangeait. Et je ne sais quoi encore de las, de découragé, qui m'ôta11 à moi-même tout ce que je pouvais avoir de courage, habituée que j'étais à prendre le mien au sien. N'en pouvant supporter plus, je m'élançai vers elle, en l'appelant au secours plutôt que joyeusement comme je l'avais projeté.

Elle, alors, avant que j'aie pu être totalement sûre de ce que j'avais vu, à l'instant même se composa un autre visage tout étincelant du bonheur de me voir accourir à sa rencontre. Et ce fut comme en ces moments où se combattent dans le ciel la pluie et le soleil, et l'on ne saura jamais qui a paru le plus vrai, le sombre ou le lumineux, la vieille angoisse qui s'est fait jour ou l'éternel courage qui l'a renvoyée encore une fois enfouir son visage sous terre.

Nous n'avons jamais parlé, elle et moi, de cette rencontre peut-être la plus signifiante de notre vie. Elle a peut-être suffi à me lancer, longtemps avant que j'en sois avertie, dans la voie de l'écriture. Je me demande parfois si ce n'est pas le souvenir sur un visage humain d'un aveu de lassitude écrasante qui a fait trouver à Tchekhov cette douce plainte du cœur : «Un jour, nous nous reposerons.» Il n'en faut pas tellement plus pour devenir écrivain. Depuis quelque temps, je crois comprendre que ce qui nous y pousse, c'est notre impuissance à changer la vie, le chagrin qu'il en soit ainsi, et le rêve d'essayer encore malgré tout, d'essayer encore une fois, d'essayer peut-être tant que l'on vivra.

\*

Mes études terminées – qui ne furent pas longues : une douzième année à Saint-Boniface puis une année à l'École Normale à Winnipeg – je retournai aussitôt à l'école, cette fois en qualité d'institutrice. J'allai d'abord dans un petit village de la plaine, où il me semble que d'un bout à l'autre de l'année le vent n'arrêtait pas de psalmodier un même chant d'ennui profond. J'y enseignai toutes les matières à près de quarante enfants venant parfois de fermes lointaines, et répartis en huit divisions. Le souvenir enfoui en moi pendant presque toute ma vie de cette expérience unique, et qui avait mis si long à mûrir, au bout presque de ma route me donna un jour un livre qui s'était pour ainsi dire déposé en moi sans bruit au cours des années : Ces enfants de ma vie. Puis je fus de retour dans ma petite ville,

institutrice dans une école de garçons à deux pas de chez moi, pour le plus grand bonheur de ma mère. Je devais demeurer au poste sept années consécutives. Je me trouvais à toujours habiter notre petite rue Deschambault. Elle ne pouvait s'allonger, prise entre la rue Desmeurons, devenue un peu plus affairée, et son bout inculte apparemment irrécupérable. Avec le temps nous étaient pourtant arrivés de nouveaux voisins, et leurs maisons, en face, rognaient sur notre aperçu de plaine ouverte qui, au temps de mon enfance, avec ses herbes échevelées, ses grands nuages voguant à la dérive, son étendue jusqu'à un horizon imperceptible, m'avait proposé une image de l'infini telle que je n'en ai guère retrouvé ailleurs. Mais il me restait mon bout de campagne avec ses bosquets de cenelliers<sup>12</sup>, son filet d'eau brunâtre dénommé la Seine et mes vieux petits chênes qui, tout au long du temps que je les connus, ne me parurent jamais changer si peu que ce soit, ni de taille, ni d'épaisseur, ni de voix qui toujours me sembla la voix même de l'apaisement. J'allais encore souvent de ce côté quand de vivre avec les autres m'avait été particulièrement éprouvant. Toujours, je pense bien, la peine de vivre avec soi et avec les autres m'a poussée vers la nature; et elle, après m'avoir bercée comme une mère son enfant fatiguée, m'a retournée aux êtres qui souffrent. Je n'ai peut-être jamais fait beaucoup plus, toute ma vie, que ce bref petit tour sur moi-même.

Il se passait pourtant ceci de curieux auquel j'étais peutêtre malgré tout de tout temps destinée : élevée à la française pour, à mon tour, en communiquer la passion aux enfants, voici que j'avais hérité, dans mon école de garçons, de la classe composée en majorité de petits immigrants irlandais, slaves, italiens — et qui se donnait en anglais. Et c'était comme au temps de mon enfance quand j'allais aux abords de la vieille gare du Canadien Pacifique voir arriver les peuples. Entrant dans ma classe, chaque matin je me trouvais devant de frais petits visages résumant à eux seuls une bonne partie de l'Europe. Comment ne pas avoir foi alors à l'entente! Je ressentais jusqu'au fond de l'être, je ressens encore, toujours, le sentiment – né de ma vie d'institutrice – que, si nous le voulions vraiment, il serait possible, à partir de l'école, d'unir un pays, peut-être même le monde. Ce rêve déposé en moi par ma petite rue, l'école le renforçait encore.

\*

À vingt-huit ans seulement, oiseau resté tard au nid, je pris mon envol, quittant la rue Deschambault que je m'imaginai peut-être devenue trop petite pour moi. Je la quittai droit pour l'Europe. Pendant huit années, de peine et de misère, j'avais mis un peu d'argent de côté pour le voyage, en ce temps bien avant les bourses d'étude ou pour séjours à l'étranger. Je partais à l'inverse des arrivants de mon enfance que j'avais été voir descendre de leur train d'immigrants dans l'effarement de l'inconnu, et je serais presque aussi effarée qu'eux en mettant pied dans les «vieux pays»- c'est ainsi que nous les appelions du fond de nos terres jeunes et presque sans passé. Je disais que j'allais étudier l'art dramatique qui m'attirait, il est vrai, mais c'était bien autre chose qui déjà sans doute me tenait dont je n'aurais pas convenu, par grande peur peut-être de cet appel indistinct encore en moi et du lointain sans fin où il allait m'entraîner.

Je vécus en France, en Angleterre, également heureuse, je pense, dans les deux pays qui s'étaient si longtemps disputé le mien avec leurs canons et leur flotte et, en un sens, longtemps d'avance, ma vie à venir. Mais à l'égal de

tant de Nordiques, c'est la Provence qui me prit surtout le cœur. Je ne sais pas si j'ai jamais été aussi heureuse qu'en ces trois mois où je vagabondai, sac au dos, de Saint-Tropez à Ramatuelle, de Ramatuelle à Agay ou à Mouans-Sartoux, de la petite chaîne des Maures aux calanques et aux anses marines, grisée par les odeurs, la lumière, la chaleur, la gaieté humaine, l'âpreté aussi parfois ou d'un visage ou d'un relief du pays aperçu soudainement au-delà de l'harmonieuse silhouette d'un cyprès élancé à côté du toit d'un vieux mas aux tuiles roussies. Pendant ces quelques mois j'ai dû être comme sans souci, sans avenir, sans attaches, peut-être sans patrie autre que celle vers laquelle tend innocemment notre cœur, dans la seule pure et rayonnante clarté du ciel.

Mais il me fallait revenir au pays. De retour, se posa pour moi la grave et angoissante question : où aller maintenant? Où, dans ce vaste pays, mien sans doute partout, mais plus spécialement mien là où étaient réunis en plus grand nombre mes frères de langue et de sang. Je voyais tout à coup que je ne saurais plus à présent vivre, respirer, encore moins écrire, dans l'atmosphère raréfiée de vie française de ma province natale. Je m'étais arrêtée à Montréal pour faire le point, réfléchir. Je n'y connaissais personne. J'étais aussi inconnue dans cette ville que je l'aurais été à New York, à Chicago. Je crus pourtant entendre le commandement d'y rester. Sans rien deviner pour l'heure du lien si fort qui allait me lier à cette ville, je restai. Et je me jetai dans l'écriture exactement comme l'on se jette à l'eau sans savoir encore nager. L'ennui, la solitude, presque l'indigence étaient mes seuls compagnons. Ils me conduisirent, pour le réconfort, vers les solitaires, les pauvres, les démunis. C'est ainsi qu'un

jour, sur les bords du vieux canal Lachine, je découvris Saint-Henri et, dans ce quartier de déracinés, des gens tout pareils par bien des cotés à ceux de ma petite rue Deschambault, quoique plongés, eux, dans l'enfer de la concentration urbaine. La vue de l'injustice sociale : les plus pauvres en bas vivant en face des plus riches en haut; des milliers d'ouvriers en chômage réduits par la dépression économique à voir en la Deuxième Guerre mondiale comme une chance de salut; tant de souffrances, de gaspillage de force et d'énergie, me contraignirent à prendre parti, me mettant du côté de ceux que la veille j'avais cru ne pas connaître et qui étaient tout à coup les miens par le fait d'une mystérieuse solidarité mise au jour<sup>13</sup>. Je fus contrainte, moi qui n'avais jusque-là écrit que des reportages, des contes, des nouvelles, des récits assez courts, à me lancer tête baissée dans un roman de quelque quatre cents pages. C'était beaucoup pour mes moyens d'alors et j'en suis venue à presque me pardonner à moi-même les maladresses de ce temps-là. Bonheur d'occasion eut sans doute plus de succès qu'il n'en méritait, peut-être à cause de son accent sincère et naïf d'indignation si profondément ressentie. Il eut pour résultat de me faire connaître comme une romancière de réalisme social – ce que je n'étais pas le moins du monde.

J'étais restée l'inlassable voyageuse de la rue Deschambault, tantôt portée vers ce côté-ci, tantôt vers ce côté-là, subjuguée par l'horizon où monte le soleil ou par celui où il s'enfonce comme en des abîmes de mystère.

Après ce premier roman de ton presque désespéré, je fus comme perdue. Serais-je condamnée à ne décrire que le côté sombre de l'existence? Tout vrai qu'il soit, il n'est pas tout le vrai de la vie. Alors vint à mon secours le souvenir de ma petite rue. Elle me fit entendre l'appel comme frais et innocent de son bout salvateur aboutissant au groupe de

chênes réunis en cercle d'amis. J'étais de nouveau en France, cette fois à Saint-Germain-en-Laye, non loin de Paris. Je me rappelai mon passage, juste avant mon premier séjour en Europe, en 1937, dans une île reculée, au nord du Manitoba, où j'avais obtenu une école d'été, située vraiment au bout du monde. Ce que j'avais retenu de là-bas, sans même le savoir moi-même, s'éveilla un beau matin avec force dans mon esprit, l'ordonna. J'écrivis La Petite Poule d'Eau, livre des tout premiers commencements d'une petite communauté humaine encore baignés d'aube et de jeune espoir. Je m'y reposai comme parmi mes vieux chênes patients, et peut-être quelques-uns de mes lecteurs s'y reposèrent-ils aussi, ce dont je serais tout heureuse. Mais bientôt me ressaisit l'angoisse que me communiquent le monde, ses conflits, son incessant verbiage, sa maladie d'information, de discussion, de propagande, et je fus habitée par l'âme bouleversée de mon pauvre Alexandre Chenevert. Mais de nouveau se rappela à mon souvenir ma petite rue d'autrefois, et je tentai de la décrire telle qu'elle avait été ou telle que j'avais été moi-même au temps où nous ne faisions qu'un, elle et moi qui la parcourais sans cesse, ou vers le refuge, ou vers la mêlée humaine. Des critiques, ayant peut-être quelque peine à me suivre - et j'imagine qu'il est déconcertant de suivre quelqu'un qui ne fait qu'aller d'un bout à l'autre de sa rue - dirent de moi que j'oscillais ou ne savais sur quel pied danser. Je ne le sais toujours pas d'ailleurs, la vie que je cherche à capter ne dansant pas longtemps elle-même sur le même pied. De plus, mon amour était partagé. Tantôt j'étais tout entière à mes frères de sang canadiens-français seulement à moitié chez eux dans notre ample pays, m'en affligeant profondément. Mais je ne pus faire autrement que ne surgisse aussi dans mon souvenir l'être humain sans doute le plus étranger que je vis jamais parmi nous, au temps de mon enfance, Sam Lee Wong, venu de la Chine surpeuplée, des masses humaines les plus denses, pour aboutir, seul de son espèce, au village Horizon, en plaine presque vide encore de la Saskatchewan, et y vivre sa vie durant comme totalement invisible aux autres dans leur indifférence à son égard. Et d'accueillir aussi la plainte de Martha Yaramko cultivant au bout du monde, dans le profond nord de l'Alberta, sous l'immense ciel vide, le dernier jardin de fleurs de ses jours terrestres, ultime offrande d'une vie abandonnée à la vie surabondante 14.

Et je fus encore de retour au Québec où il me faut sans cesse revenir pour puiser aux sources qui me revigorent. J'entendis le chant de notre fleuve bien-aimé, sa voix des marées, près de ma petite maison de campagne dans Charlevoix, mêlée au souffle du vent dans les délicats bouleaux, aux appels d'oiseaux, au pétillement inlassable de mon jeune tremble, aux mille et une voix aimables d'un été de par chez nous, si longuement attendu, et je tentai pour une fois dans ma vie de ne faire que chanter moi aussi<sup>15</sup>... la douce saison ou peut-être la création du monde elle-même aux jours où elle nous paraît bonne... dans *Cet été qui chantait*.

Et il en fut ainsi et en sera sans doute de même tant que je vivrai. J'atteins le bout de ma petite rue qui donne sur la ville, et j'entends toujours la plainte des hommes qui ne savent pas vivre sans se faire du mal les uns aux autres. Je vais à l'autre bout et me perds dans le rêve de leur échapper à jamais et d'être délivrée du malheur des humains. Je cherche à concilier la paix du cœur et la torturante solidarité, la solidarité et l'ineffable paix.

Et de même que j'ai toute ma vie cherché à joindre les deux bouts de moi-même, j'ai peut-être espéré voir enfin

étroitement réunis les deux visages de mon pays. Son courageux visage français, si longtemps fidèle à lui-même à travers tant d'obstacles, et son visage nord-américain que nous a fait la vie à la longue et en quoi il faut bien aussi nous reconnaître. Parfois, je les imagine devenus inséparables comme en une médaille bien frappée aux deux profils distincts mais qui donnent, l'un avec l'autre seulement, sa valeur unique à la pièce.

Et pourquoi pas aussi les bouts du monde déchiré? « No man is an isle in himself»16. Je rêve parfois que nous sommes partis d'une vaste et immense patrie ancienne, d'un seul continent dont nous avons été détachés pour errer indéfiniment chacun de son côté à la recherche de l'unité perdue, de l'harmonie rompue. Une chimère? Un rêve? Sans doute. Pourtant nous ne saurions vivre sans ce rêve.

Dans les brumeuses étendues du temps, de l'histoire, des perpétuels échecs, il n'y a que ce phare à feux intermittents pour jeter de temps à autre sa lueur dans la sombre et persistante propension des hommes à faire leur propre malheur. C'est peut-être parce que nous ne pouvons supporter le spectacle des hommes s'entre-déchirant que certains d'entre nous ont élevé leur faible voix d'écrivains au sein de la clameur immense. Sur la route désespérée de la vie, je me suis jetée, y cherchant l'espoir, et l'étonnant est que je l'aie si souvent trouvé.

Je n'ai pas le sentiment d'être allée bien loin. Par contre, j'ai la curieuse impression de venir de très loin. C'est que ma petite rue, en autant que je puisse juger, est située presque exactement au centre du pays. On pourrait dire en plein milieu. À son bout donnant sur la ville, j'étais comme au cœur du monde. Telle une conque, ma modeste petite rue captait une lointaine rumeur de Babel, tumulte des luttes, des conflits, des chocs d'humains contre humains. C'est peut-être pour avoir entendu, très jeune, le heurt des idées, des langues, des crédo, que j'ai tant désiré, sans mentir pour autant, élever un chant de paix.

De cette petite rue, encore malgré tout baignée de candeur, jusqu'où je suis aujourd'hui parvenue, il y a si loin, si loin, que j'ai peine à me croire arrivée! C'est une bien trop grande distance pour que j'aie pu la parcourir seule. Il faut que m'aient accompagnée, venus de mon pays et d'ailleurs, bien des êtres issus du même songe, me soutenant de leur foi, pour que j'aie pu, sans défaillir, faire la longue... longue route... qui m'a menée – est-ce donc possible? – presque autour du monde. Le plus merveilleux, toutefois, c'est que le tour du monde accompli, ma petite rue s'est révélée à moi telle que je n'aurais pas su la voir auparavant. Miracle du va-et-vient! Le quotidien, aimé et compris, nous révèle le monde, et le monde nous révèle ce qui est tout proche.

\*

Toutes ces années écoulées, et je suis comme toujours dans ma petite rue. Rien n'est beaucoup changé. Je vais, je viens. J'arrive à ce coin de rue d'où j'entends l'appel d'êtres en détresse qui ne savent pas encore que leur mal vient de ce que le monde est morcelé, en pièces séparées, incapables de se rejoindre. Je marche vers les petits chênes où il n'y a plus d'êtres humains à s'en prendre les uns aux autres. J'entends comme un conseil de ne pas malgré tout désespérer d'eux. Je cherche toujours à nouer les deux bouts de je ne sais plus quoi au juste, de moi aux autres, des autres

avec d'autres encore. Mon entreprise paraît toujours aussi irréalisable. Je ne pense pas avoir accompli beaucoup de progrès. Il me semble que j'en suis toujours au même point. Je vais, je viens. Les étoiles s'allument. Je crois respirer le délicat parfum des giroflées que ma mère mettait autour de la galerie et qui, le soir venu, se répandait dans toute la rue, il embaume encore ma mémoire<sup>17</sup>. J'entends, au loin, les chantantes voix françaises de mon enfance dont le souvenir me remue si puissamment. Comme ils ont eu la vie dure, les miens! Combien sont disparus, usés, perdus par inanition! I'entends d'autres voix, les multiples voix aux accents divers. J'entends toujours malgré tout comme une musique les différentes voix emmêlées du monde. Parfois j'éprouve l'intolérable solitude de qui travaille à améliorer plutôt qu'à défaire les liens des collectivités et qui se voit rejeté des deux côtés qu'il tend à assembler. Il est plus facile de donner à haïr qu'à aimer. O cruelle déficience du cœur! Je vais, je viens. Ai-je seulement avancé un peu depuis le temps que je marche. Je ne le sais pas. Tout ce que je sais - et je le sais tout à coup avec une absolue certitude - c'est que, depuis là-bas, depuis la petite rue du milieu du pays, depuis très loin, je suis dans la bonne route. Je ne puis être que dans la bonne route.

#### **NOTES**

- Cette citation serait plutôt l'adaptation libre d'un vers de *The Jew of Malta* (acte I, scène I) de Christopher Marlowe (1564-1593) : « *Infinite riches in a little room*».
- Pierre Gaultier de Varenne, sieur de La Vérendrye (1685-1749), ses fils Jean-Baptiste (1713-1736), Pierre (1714-1761) et François (1715-1760), ainsi que son neveu Christophe Dufrost de la Jemmeraye (1708-1736), ont été les premiers Français à explorer le Manitoba.
- Grand-père maternel de Louis Riel et l'un des fondateurs de Saint-Boniface, Jean-Baptiste Lagimodière (1778-1856) accomplit en

1815-1816 un voyage à pied jusqu'à Montréal (et non Ottawa) pour prévenir Lord Selkirk que des troubles avaient éclaté à la Rivière Rouge; sa femme se nommait Marie-Anne (et non Rose) Gaboury (1782-1875).

- 4. C'est sous l'autorité de Thomas Douglas, comte de Selkirk (1771-1820), que fut fondée en 1812 la Colonie de la Rivière Rouge, non loin du site où devait bientôt être érigé le Fort Garry, poste de traite autour duquel se développa plus tard la ville de Winnipeg.
- 5. En fait, l'interdiction de l'enseignement du français dans les écoles publiques du Manitoba s'est fait en deux temps. En 1890, d'abord, l'Assemblée législative interdit, au mépris de la loi constitutionnelle de 1870, l'emploi du français dans l'appareil gouvernemental et judiciaire ainsi que le financement des écoles confessionnelles; l'enseignement bilingue « là où le nombre le justifie » reste cependant toléré. C'est en 1916 que les lois Thornton rendront illégal l'enseignement de toute langue autre que l'anglais, sauf à raison d'une heure par jour. À ce sujet, voir Jacqueline Blay, L'Article 23, les péripéties législatives et juridiques du fait français au Manitoba, 1870-1986, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1987.
- 6. Vers de John Keats (1795-1821), Endymion, Livre I, I.
- 7. Manuscrit: il n'y a d'obstacles
- 8. Manuscrit: un point d'interrogation est inscrit en marge.
- 9. Citation (non textuelle) des derniers mots d'Oncle Vania (acte IV) d'Anton Tchekhov (1860-1904), prononcés par Sophia Alexandrovna (Sonia): «Tu n'as pas connu de joie dans ta vie, mais patience, oncle Vania, patience... Nous nous reposerons... Nous nous reposerons» (version française de Génia Cannac et Georges Perros).
- 10. Manuscrit : sa vie telle qu'à un mauvais rêve
- 11. Manuscrit : qui m'ôtèrent à moi-même
- 12. Manuscrit: un point d'interrogation est inscrit en marge.
- 13. Manuscrit: mise à jour
- 14. Sam Lee Wong est le personnage de «Où iras-tu, Sam Lee Wong?», et Martha Yaramko, celui de «Un jardin au bout du monde», deux nouvelles faisant partie du recueil intitulé *Un jardin au bout du monde* publié en 1975.
- 15. Manuscrit : dans ma vie que de ne chanter moi aussi

- 16. Citation approximative d'une phrase de John Donne (1572-1631), tirée de *Devotions for Emergent Occasions* (1624): « No man is an island, entire of itself ».
- 17. Manuscrit : la rue, et embaume encore ma memoire